

CLAUDE FAVRE DE VAUGELAS.

LES MOTS NOUVEAUX.

Il faut voir s'il est vray, comme quelques-uns le croient, qu'il y ait de certains mots qui n'ont jamais esté dits, et qui néanmoins ont quelquefois bonne grace ; mais que tout consiste à les bien placer.... Je me contente de ne point blâmer ceux qui ont ces belles hardiesses, sans les vouloir imiter, ny les conseiller aux autres, nostre langue les souffrant moins que langue du monde, et estant certain qu'on ne les sçauroit si bien mettre en œuvre, que la plus part ne les condamnent. Il n'est permis à qui que ce soit de faire de nouveaux mots, non pas mesme au souverain ; de sorte que M. Pomponius Marcellus eut raison de reprendre Tibère d'en avoir fait un, et de dire qu'il pouvoit bien donner le droit de bourgeoisie romaine aux hommes, mais non pas aux mots, son autorité ne s'estendant pas jusques là. Ce n'est pas qu'il ne soit vray, que si quelqu'un en peut faire qui ait cours, il faut que ce soit un souverain, ou un favory, ou un principal ministre, non pas que de soy un des trois ayt ce pouvoir, comme nous venons de dire avec ce grammairien romain ; mais cela se fait par accident, à cause que ces sortes de personnes ayant inventé un mot, les courtisans le recueillent aussi-tost, et le disent si souvent, que les autres le disent aussi à leur imitation ; tellement qu'enfin il s'establit dans l'usage, et est entendu de tout le monde ; car, puisqu'on ne parle que pour estre entendu, et qu'un mot nouveau, quoy que fait par un souverain, n'en est pas d'abord mieux entendu pour cela, il s'ensuit qu'il est aussi peu de mise et de service en son commencement, que si le dernier homme de ses Estats l'avoit fait. Enfin j'ay ouy dire à un grand homme, qu'il est justement des mots, comme

des modes. Les sages ne se hazardent jamais à faire ny l'un ny l'autre ; mais si quelque téméraire, ou quelque bizarre, pour ne luy pas donner un autre nom, en veut bien prendre le hazard, et qu'il soit si heureux qu'un mot, ou qu'une mode qu'il aura inventée, luy réussisse ; alors les sages qui sçavent qu'il faut parler et s'habiller comme les autres, suivent, non pas, à le bien prendre, ce que le téméraire a inventé, mais ce que l'usage a receu, et la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots et des modes, ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique. Il n'est donc pas vray qu'il soit permis de faire des mots, si ce n'est qu'on veuille dire, que ce que les sages ne doivent jamais faire, soit permis.

VERTOT.

LA BATAILLE D'ALCACER.

Don Sébastien se flattoit d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc : en vain les plus sages de son conseil tâchèrent de le détourner d'une entreprise si précipitée ; son zèle, son courage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois, les flatteurs même, inséparables de la cour des princes, tout ne lui représentoit que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres purent lui représenter ; et, comme si la souveraine puissance donnoit une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit, avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart vieux soldats et aguerris, mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandoit que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avoit-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étoient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venoient à tous moments escarmoucher à la vue du camp, et ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords

de la mer où ils étoient retranchés, et pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de don Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchements, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine ; le roi barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive ; il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à don Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite ; mais Moluc ne le vit pas plus tôt éloigné de la mer et de sa flotte, qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie en forme de croissant, pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avoit mis le prince Hamet, son frère, à la tête de ce corps ; mais comme il n'étoit pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'étoit uniquement à sa naissance qu'il devoit ce commandement, mais que, s'il étoit assez lâche pour fuir, il l'étrangeroit de ses propres mains, et qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il se voyoit mourir lui-même, et sa foiblesse étoit si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour ; il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit et d'application que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événements qui pouvoient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il étoit environné que s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignit de venir prendre ses ordres, et que ses aides de camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litière, comme s'il eût été encore en vie ; en quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui composa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers moments de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravit la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée, et autant par signes et par sa présence que par ses discours, il exhorta les

Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent ensuite et se chargèrent avec beaucoup de fureur ; tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Alarbes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveiro poussa même un corps de cavalerie qui lui étoit opposé jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupoit le roi de Maroc ; ce prince, voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litière et, plein de colère et de fureur, il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge ; ses officiers s'opposèrent en vain à son passage ; il se fit faire jour à coups d'épée ; mais ses efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers : on le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plus tôt, qu'ayant mis son doigt sur la bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis : les chrétiens paroisoient jusque-là avoir de l'avantage ; mais la cavalerie des Maures, qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchoient, acheva d'envelopper la petite armée de don Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent, en se retirant, sur leur infanterie, et elles y portèrent, avec la crainte, le désordre et la confusion.

Les infidèles se jetèrent aussitôt, le cimenterre à la main, dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage : les uns se mettoient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchoient leur salut dans la fuite ; mais comme ils étoient enveloppés de tous côtés, ils rencontrèrent partout l'ennemi et la mort. L'imprudent don Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les

Maures avoient massacrés, et que lui-même avoit pour ainsi dire entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la rivière de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente : Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, et don Sébastien par les armes.

THÉOPHILE DE VIAU.

LES PRÉTENTIEUX ET LES PLAGIAIRES.

L'élégance ordinaire de nos escrivains est à plus près selon ces termes :

« L'aurore, toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient; les estoilles, esblouyes d'une plus vive clarté, laissoient effacer leur blancheur et devenoient peu à peu de la couleur du ciel; les bestes de la queste revenoient aux bois et les hommes à leur travail; le silence faisoit place au bruit, et les ténèbres à la lumière. »

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de livres fait esclatter à la faveur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel, facile, le langage exprès et signifiant; les affeteries ne sont que mollesse et qu'artifice, qui ne se trouve jamais sans effort et sans confusion. Ces larcins, qu'on appelle imitation des autheurs anciens, se doivent dire des ornemens qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne; Démosthène et Virgile n'ont point escrit en nostre temps, et nous ne sçaurions escrire en leur siècle; leurs livres, quand ils les firent, estoient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux. L'invocation des Muses à l'exemple de ces payens est profane pour nous et ridicule. Il faut, comme Homère, faire bien une description, mais non point par ses termes ny par ses epithetes. Il faut escrire comme il a escrit, mais non pas ce qu'il a escrit. C'est une dévotion louable et digne d'une belle âme que d'invoquer au commencement d'une œuvre des puissances souveraines; mais les chrestiens n'ont que faire

d'Apollon ny des Muses, et nos vers d'aujourd'huy, qui ne se chantent point sur la lyre, ne se doivent point nommer lyriques, non plus que les autres héroïques, puis que nous ne sommes plus au temps des héros, et toutes ces singeries ne sont ny du plaisir ny du profit d'un bon entendement.

VOITURE.

LETTRE AU PRINCE DE CONDÉ APRÈS LA BATAILLE DE ROCROY.

MONSEIGNEUR,

A cette heure, que je suis loin de Votre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle il y a longtemps, et que je n'avois osé lui déclarer, pour ne pas tomber dans les inconvénients où j'avois vu ceux qui avoient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites, sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prit la liberté d'en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchainé dans Paris à discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines, que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaine, qui étoit un des meilleurs hommes de Flandre, et à qui le prince d'Orange n'avoit jamais osé toucher, pris seize pièces de canon qui appartenoient à un prince qui est oncle du Roi et frère de la Reine, avec qui vous n'avez jamais eu de différend, et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avoient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le père Munier ; mais

tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matière de confession. J'avois bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer. Mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous vous fussiez emporté à ce point là : et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'Empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous.